Cahiers d'études africaines

209-210 | 2013
Masculin pluriel

Des hommes célibataires dans la ville

Entre autonomie, quotidien et performance de soi (Tanzanie continentale)

Single Men in The City. Everyday Life, Self Performance and Autonomy (Tanzania Mainland)

Mathilde de Blignières

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/17232
DOI : 10.4000/etudesafricaines.17232
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 28 mai 2013
Pagination : 43-60
ISBN : 978-2-7132-2387-7
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Mathilde de Blignières, « Des hommes célibataires dans la ville », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 209-210 | 2013, mis en ligne le 06 juin 2015, consulté le 17 juin 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/17232 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.17232

© Cahiers d'Études africaines

Mathilde de Blignières

Des hommes célibataires dans la ville

Entre autonomie, quotidien et performance de soi (Tanzanie continentale)

Malgré un intérêt croissant, peu d'éléments sur les hommes en tant qu'« objet d'étude » ont émergé des analyses en sciences humaines et sociales depuis la fin de la colonisation, encore moins sur les positions qu'ils occupent dans les sphères publiques et privées et sur les rapports entre ces positions et les vécus individuels et/ou collectifs. Du point de vue symbolique et aussi pratique, vivre seul dans la ville est-africaine — elle-même en proie à de profondes mutations — est pourtant loin d'être anodin. Comment l'homme construit-il et négocie-t-il sa masculinité, sa solitude au foyer, son urbanité, sa modernité ? Dans les sciences sociales africaines, alors que le champ des masculinités gagne en reconnaissance, la question du célibat masculin ne fait pas encore l'objet d'une problématisation attentive. Les Tanzaniens eux-mêmes paraissent hésiter et peu enclins à endosser ce statut urbain récent et fragile qui préfigure de nouvelles potentialités en termes de lien social dans la société tanzanienne contemporaine. Cette contribution a pour but d'amener à penser les masculinités dans le cadre ordinaire du quotidien. Si une mondialisation des modèles de masculinité a été observée (Connell 2000), l'objectif de cet article est de montrer à petite échelle comment les masculinités se fabriquent à partir des pratiques banales, routinières et quotidiennes de la vie de tous les jours. La recherche se base sur les trajectoires et les quotidiens d'une quinzaine d'hommes originaires de la Tanzanie rurale, aujourd'hui installés en centre-ville ou en périphérie depuis plus de dix ans[1]. Fonctionnaires, étudiants, travailleurs indépendants, enseignants ou salariés d'entreprises, ces hommes occupent dans l'échelle sociale une position « intermédiaire » en raison de leur appartenance aux classes moyennes, statut *a priori* favorable à l'affirmation de soi. Dans cette perspective, on

1. Les données citées sont complémentaires d'un travail de thèse en cours portant sur « Les pratiques et les représentations du chez soi dans l'espace est-africain ». Les entretiens ont été conduits entre 2007 et 2009, puis en juin 2011 auprès d'habitants des deux grandes agglomérations du Nord de la Tanzanie, Arusha et Moshi.

Cahiers d'Études africaines, LIII (1-2), 209-210, 2013, pp. 43-60.

observera les liens qui se tissent entre le contexte de vie quotidienne de ces hommes, celui de la ville est-africaine et la mobilité des identités habitantes et urbaines. Un bref rappel de l'émergence du champ des *African masculinities* dans les sciences sociales africaines servira ici d'introduction à l'appréhension de ces mondes masculins ordinaires.

Sortir les masculinités africaines de l'anonymat

Dès le début du XX^e^ siècle, l'histoire sociale fournit des explications à la présence d'hommes seuls dans les villes africaines. Le projet colonial de développer l'économie de plantation dans plusieurs zones de la Tanzanie est à l'origine des recompositions de l'organisation domestique et familiale du pays. Les migrations de travail ont pour effets l'abandon des foyers ruraux par les hommes, le démantèlement des organisations villageoises, la dissolution des ménages et la multiplication des divorces et conflits maritaux (Sunseri 2002 : 193-195). Ces bouleversements donnent lieu néanmoins à des interprétations historiques divergentes qui varient entre la déstructuration radicale des systèmes domestiques « traditionnels » et le maintien des liens entre la campagne et la ville (Gütkind 1962). Des chercheurs sur le genre ont également vu dans ces bouleversements la volonté stratégique de la part des colons d'importer certaines pratiques sexuées. Dans ce cas, les migrations de main-d'œuvre sont assimilées à des processus sexués basés sur une division sexuelle du travail, afin de produire des couples sur le schéma homme salarié/femme au foyer (Connell 2000 : 205).

Dans les grandes villes, dans les années 1940 et 1950, en même temps que se forme une « sous-classe » composée majoritairement d'hommes refoulés et marginalisés de leur accès à la citoyenneté en raison de critères coloniaux sélectifs (Burton 2005), de nouvelles obligations sociales apparaissent pour les hommes de classes moyennes et supérieures, comme le rôle de « soutien de famille » appelé à se limiter au couple et aux enfants utérins. Porteur d'idéologie et de nouvelles valeurs, ce concept ne cessera ensuite de se développer dans les années 1960 sur le modèle patriarcal occidental, stigmatisant les rôles domestiques de ces hommes et l'exercice de leur paternité (Clowes 2005). Pour eux, la difficulté de répondre à la demande financière de leurs familles a pour conséquence la dégradation de leurs rôles masculins et de leur masculinité. À cela s'ajoutent les effets de la crise économique des années 1980 qui succéda à la libéralisation économique et à la mise en place de programmes d'ajustement structurels imposés à l'ensemble de l'Afrique subsaharienne. Cette crise se caractérise par un chômage croissant, conséquence d'un surplus de main-d'œuvre masculine et de l'effondrement des institutions sociales et politiques, ainsi que par l'accroissement de la natalité, la faible utilisation des contraceptifs, un taux de séropositivité au VIH élevé, et l'apparition d'une forme de rivalité entre les sexes.

Tandis que des antagonismes se creusent et se figent autour de l'augmentation des ménages dirigés par des femmes, le recours à la violence, à la criminalité et à l'abus d'alcool pour l'homme émerge par ailleurs des imaginaires urbains (Silberschmidt 2005 :194). Les parcours physiques et symboliques de ces hommes ont donc participé à la mise en représentation des figures masculines. En évoquant tour à tour la modernisation et le désordre social, ces transformations du masculin sont d'abord liées au processus d'industrialisation et d'urbanisation des centres.

Les études africaines sur le genre, qui ont pris forme dans les années 2000, investissent l'objet « masculinités » de manière croissante, s'inspirant du cadre épistémologique bâti depuis une trentaine d'années par les sciences sociales traitant du genre en Occident (Welzer-Lang & Zaouche Gaudron 2011 : 8). Si les recherches sur les femmes et la maternité restent majoritaires (Ouzgane & Morrell 2005 : 6), des travaux ont vu le jour dans les disciplines comme l'histoire, l'anthropologie, les *gender studies,* les *cultural studies* (Lindsay & Miescher 2003 ; Ouzgane & Morrell 2005 ; Cole, Manuh & Miescher 2007 ; Mugambi & Allan 2010) ainsi que dans les films ou la littérature qui mettent en lumière les nouveaux comportements et langages du masculin. L'émergence des hommes au sein des *African gender studies* se serait faite dans un contexte plutôt favorable. Dans un ouvrage qui dresse le premier bilan du genre en Afrique, Catherine Cole, Takiwaa Manuh et Stephan Miescher (2007 : 2-3) mettent en avant l'intégration rapide du genre au sein des gouvernements, du secteur privé, du monde académique, mais aussi de la société civile, permettant au concept de s'imposer dans la littérature scientifique comme dans la culture populaire. Non pas investi comme symbole d'une lutte politique (à l'image du féminisme occidental) mais comme le témoin de la participation des rôles féminins et masculins dans la construction des normes genrées, le concept de genre réussit donc à s'imposer auprès du grand public africain avant tout comme un argument d'échange égalitaire entre les sexes. Introduit plus tard au sein des sciences sociales africaines, le champ des « masculinités » a alors pu tirer profit de ces interprétations et s'imposer dans toute sa complexité.

Dans la récente littérature socio-anthropologique dédiée aux hommes et au masculin en Afrique, on retrouve l'influence des positionnements épistémologiques et méthodologiques acquis au fil des débats, des phénomènes d'alliance ou de coalition sur le genre. Parmi ceux-ci, les idéologies féministes se trouvent au premier rang de la construction du champ des masculinités africaines. La sociologue Raewyn Connell (2000 : 195) rappelle combien « la vague actuelle de débats et de recherches sur la masculinité découle de l'impact qu'a eu le mouvement de libération des femmes sur les hommes ». Plusieurs travaux issus des courants féministes des années 1970 puis 1990 ont laissé progressivement apparaître — par le biais d'études empiriques des différents lieux et places où les hommes sont en interaction entre eux ou avec des femmes — quelques profils masculins dans le sillage des femmes

et des décors domestiques[2]. Tandis que de nouvelles méthodes d'enquêtes s'attachent à mettre en évidence la personnalité (et la psychologie) de quelques hommes[3], des groupes de recherche se forment en parallèle avec pour objectif de réhabiliter des voix féminines et masculines africaines (White, Miescher & Cohen 2001 : 8). D'autres travaux incontournables se sont imposés en soulignant par exemple le rôle performatif du genre, décrivant celui-ci non pas comme une identité stable mais habilement constituée dans le temps, instituée par la répétition stylisée d'actes (Butler 1990 : 140). En considérant les discours, les actions et les pratiques du quotidien comme partie prenante de la construction identitaire genrée (Lindsay 2003 : 242), ces travaux lanceront plus tard la déconstruction du masculin hégémonique en tant que pilier de l'ordre de genre hétéronormatif (Welzer-Lang & Zaouche Gaudron 2011 : intro.). Depuis les années 1990, d'autres approches sont venues alimenter le nouveau champ des masculinités africaines, dont les écrits actuels sur les hommes « émergents » se font l'écho. En anthropologie sociale par exemple, on note une interrogation naissante sur cet espace intime de l'action, de la rencontre, de l'énonciation, de la situation d'interlocution et de l'émotion, aussi appelé très approximativement « subjectivité » (Fassin & Bensa 2008). Autrefois jugées par la discipline comme des catégories « hors-jeu » (Chauvier 2011), ces nouvelles perspectives critiques s'entrecroisent avec la façon dont sont abordées aujourd'hui les masculinités dans les recherches africanistes.

Les travaux cités ci-dessus ont facilité l'émergence du champ des masculinités en tant qu'« objet d'étude », tout en fournissant un cadre heuristique de référence. Ils ont principalement contribué à faire sortir l'homme de son anonymat en visant d'autre part un rapprochement entre le chercheur et son interlocuteur. Malgré ses limites, le courant féministe a par exemple contribué à développer une réflexion autour du « savoir-situé » en instaurant de nouvelles perspectives incitant à la réflexivité permanente et à de nouveaux enjeux de recherche et de méthodologie. Plusieurs chercheurs sur les masculinités contemporaines reconnaissent à ce titre l'apport bénéfique de ces différentes influences épistémologiques. Certains remercient le « moment ethnographique pour avoir apporté aux débats sur les hommes et la masculinité une bouffée de réalisme dont ils avaient grand besoin, un rectificatif aux interprétations simplistes de la théorie des rôles » (Connell 2000 : 196). D'autres affirment combien ces méthodes ont été « plus adaptées pour approcher de plus près ce que font les personnes, et le sens qu'ils y mettent [...], d'autant plus sur des thèmes (le quotidien, l'intime...) où les hommes ont peu de mots pour (se) dire » (Welzer-Lang 2011 : 43-44). Ces différentes

2. Pour les références bibliographiques concernant la littérature africaniste féministe se référer à l'introduction de P. CAPLAN (1997 : 9-15).
3. L'anthropologue Pat Caplan attribue par exemple à son informateur le rôle principal d'ethnographe et publie en collaboration avec lui son propre journal intime.

approches épistémologiques ont également confirmé l'importance de la pratique ethnographique dans l'analyse des « manières de vivre au/le quotidien ». Elles ont montré combien la construction genrée se fabrique également autour de pratiques communes, répétées, inscrites dans la pragmatique et l'intimité du quotidien. Parallèlement à l'émergence des masculinités, un champ d'investigation est apparu derrière ce qui se dit et se vit au quotidien, souvent dépeint par les chercheurs anglo-saxons comme *everyday life* (Butler 1990 : 140). À partir de là, si le genre devient un moyen de débattre autour de la vie quotidienne africaine, l'homme, cet être sexué, genré au quotidien, fait alors entrer le champ des masculinités dans une lecture du genre comme « expérience quotidienne » (Cole, Manuh & Miescher 2007 : 10).

La restitution du réel (masculin) par l'observation des mondes ordinaires et quotidiens

Dans l'imaginaire collectif (y compris celui des ethnologues), l'ethnologie est, depuis ses débuts, une science sociale du quotidien et de l'ordinaire. Or, de manière contradictoire, ces deux champs d'application ont longtemps été considérés par les chercheurs eux-mêmes comme des objets anthropologiques ne relevant pas du domaine à observer. Récemment, les mises en scènes de soi et de l'Autre dans la pratique anthropologique ont été dénoncées pour avoir provoqué l'exclusion de dimensions importantes du contexte ordinaire à des fins académiques et politiques. Défini par certains comme le reflet du « monde-vécu », l'ordinaire s'opposerait alors à la fabrication d'un « monde-objet », déconnecté du réel (Chauvier 2011 : 14-22). L'ethnographie des agencements et des pratiques domestiques des hommes célibataires secondée par leurs propres commentaires complète ici cette définition, en prenant place dans le cadre de cette ethnographie de l'ordinaire comme monde-vécu. L'analyse des « bricolages quotidiens » (Welzer-Lang 2011 : 45) menée par les hommes dans l'intimité du foyer et dans la ville, permet de comprendre si ceux-ci résultent — dans leurs dimensions matérielles et symboliques — d'un attachement, d'un engagement ou d'une identification entre l'individu homme et son espace quotidien (Bonnin & de Villanova 1996 : 10). À supposer par ailleurs qu'un pan de la masculinité se forge au travers de ces liens.

L'espace de vie des hommes célibataires interrogés dans le cadre de ce travail se décline schématiquement comme suit : il s'agit le plus souvent d'un deux-pièces de plain-pied comprenant un premier espace voué à l'accueil et aux repas, et un autre (moins accessible) dédié au couchage puis au stockage des affaires personnelles. La douche, les sanitaires et l'espace cuisine se trouvent systématiquement à l'extérieur[4]. L'étroitesse

4. La préparation de la cuisine peut toutefois se faire au gré des intempéries, soit à l'intérieur de la pièce principale, soit sur le seuil de la porte d'entrée.

des lieux traduit alors des arrangements et divisions possibles de l'espace ainsi qu'une superposition de ses fonctionnalités (accueil, travail, détente, restauration, cuisine, stockage, etc.) (de Blignières 2008). Concernant les décors, on retrouve un ensemble d'objets communs aux différentes habitations données. Le poste de télévision, le poste de musique, le réfrigérateur, le lit et la gazinière sont décrits par les hommes eux-mêmes comme l'équipement de base indispensable à leur célibat. Sur les murs, quelques objets personnels révèlent un effort d'esthétisation des lieux ou des mises en scène de soi. Parmi eux, des objets artisanaux (dits « traditionnels ») provenant du pays d'origine qui réaffirment une appartenance d'ordre identitaire et régionale ; des photos, cartes de vœux ou cadeaux rappelant l'importance des liens familiaux et amicaux ; et d'autres souvenirs (de fêtes, cérémonies religieuses ou officielles), matérialisés par des photos, des diplômes encadrés et quelques artefacts de type rubans, bougies (etc.) valorisent certains événements ou étapes-phares du parcours de ces hommes. D'autres objets, correspondant à des achats spontanés effectués dans les magasins et/ou marchés d'occasion de la ville viennent parfois s'ajouter au décor (peluches, aimants, napperons en crochet, fleurs en plastique, pendules...). Le mobilier est à peu près identique dans chaque foyer célibataire visité. Cette relative uniformité s'explique par les limites de l'offre disponible sur le marché, mais aussi par l'habitude très répandue d'acheter les meubles et certains accessoires sous forme de lots (vaisselle, matériel électroménager, salon « intégral » composé d'un canapé et de deux fauteuils assortis, d'une table basse avec éventuellement quelques chaises assorties, bassines en plastique de toutes tailles, linge de maison, etc.).

Des entretiens auprès des hommes célibataires, on retiendra la volonté de se démarquer subjectivement de l'ensemble de ce qui caractérise l'univers domestique au moyen d'une rhétorique particulière. Par exemple, les tâches quotidiennes telles que se nourrir, entretenir son linge et sa maison sont souvent décrites comme « futiles » et « ennuyeuses », si bien que le recours à une aide extérieure rémunérée (en général une femme pour laver le linge et un homme pour acheminer l'eau si nécessaire) s'impose comme une alternative. L'habileté à cuisiner seul est soulignée comme une preuve d'autonomie, de débrouillardise et de performance, alors que toutes allusions aux autres pratiques de la chaîne de consommation (l'achat de la nourriture, la fréquentation du marché, la préparation et la conservation des aliments) sont en général exclues des discours. Les lieux de vie quotidienne sont en outre couramment disqualifiés, décrits comme « simples », « basiques » et victimes du mauvais état général des infrastructures qui est perçu comme une réelle atteinte à la qualité de la vie. Enfin les contraintes économiques sont omniprésentes dans le discours de ces hommes célibataires. La maison est en général assimilée à un « budget » (incluant les frais de loyer, d'équipement-ameublement, d'eau et d'électricité), qui détermine le choix, l'emplacement et la surface de celle-ci. En définitive, associée à son entretien, la maison de tous les jours paraît réduite à sa valeur la plus « élémentaire », celle

d'une structure fonctionnelle, dortoir, vitale, économique, et accumulatrice par défaut ou nécessité. Pour ces hommes, cette attitude volontairement détournée des tâches domestiques, renforcée par l'expression orale d'un désengagement et le recours à une assistance féminine extérieure, traduit l'inconfort que leur procure le chevauchement avec des espaces socialement définis comme féminins. Devant le risque d'exclusion et de vulnérabilité (à l'égard de la solitude par exemple) qui en découle, la critique du cadre de vie domestique apparaît comme un moyen de justifier leur désengagement à la fois physique et moral des lieux. En outre, les moments d'absence et de présence dans les lieux de vie quotidienne sont mis en scène de façon ostentatoire (par exemple en allumant la télévision ou la radio à plein volume), faisant alterner tour à tour un désir d'habiter les lieux et une volonté d'afficher implicitement sa propre participation à la vie sociale, active, urbaine. Les activités domestiques quotidiennes se résument donc pour ces hommes célibataires à des tâches limitées, répétitives, liées à une forme de maintenance générale qui varient selon le nombre de personnes vivant sous le même toit et la présence ou non de visiteurs. Tandis que leurs mises à distance du contexte domestique sont soulignées voire revendiquées, on observe en contrepartie un report de l'engagement personnel sur d'autres aspirations. Guidé par une certaine représentation du confort et de la réussite, l'investissement personnel de ces célibataires urbains semble davantage orienté non plus sur la maison réelle, mais sur la maison rêvée, souvent dessinée dans les imaginaires (ou sous forme de plans concrets). Utilisée comme support de contestation mais aussi de réflexion, la maison actuelle (et son contexte domestique inclus) est considérée par ces hommes comme une étape passagère vers une installation future. Transitoires puis féminisés, ces lieux matérialisent par ailleurs une forme d'ambiguïté sexuelle. Ils sont souvent présentés comme un défi personnel par les hommes célibataires qui non seulement investissent « sexuellement » ces lieux, mais les partagent aussi avec le sexe opposé. L'absence d'intimité dans les lieux de vie quotidienne, la cohabitation avec un voisinage parfois curieux, souvent investi par certaines personnalités féminines dominantes de par leur position sexuée normée (la propriétaire des lieux, l'aînée, la mère, l'épouse, la commerçante etc.), peut constituer une épreuve pour le jeune homme célibataire face à l'exercice de sa virilité. Habiter l'univers domestique et composer avec la solitude au foyer demeure toutefois des sources potentielles d'inspiration et de création (aspirations, projections, rêves, fantasmes, désir d'émancipation, projets de vie, etc.), dans lesquelles se dessinent implicitement, au sein d'un processus plus large de progression de la maturité, les contours de leur masculinité.

Les lieux relevant du domaine public et urbain participent aussi à la « construction » de ces figures masculines célibataires. L'observation de ceux-ci en marche dans la ville a permis de noter des habitudes partagées, en dehors ou parallèlement au rythme d'une activité salariale. La plupart ne cuisinent pas pour eux-mêmes et fréquentent les restaurants ou cantines

de rue[5], achètent et lisent la presse à des carrefours particuliers, profitent de l'accès à l'Internet et de la télévision dans certains hôtels, se rendent dans des magasins de pièces détaillées, à l'église le week-end, etc. Leur circulation dans la ville se fait en fonction de lieux-repères qui suggèrent une déambulation « stratégique ». Celle-ci permet, selon eux, une meilleure intégration dans la ville tout en poursuivant l'objectif de devenir un « natif », un « résident »[6]. Pratiquer la ville nécessite en effet de se construire des praxis corporelles, des habitudes et un rythme synonymes d'occupation de l'espace et du temps. C'est donc le plus souvent par un jeu stratégique et changeant autour de certains profils comme celui de l'intellectuel, du *businessman,* de l'habitué des lieux, du connaisseur, du séducteur etc. que se façonne sur le bitume l'urbanité de ces hommes. La façon dont les notions de pouvoir définissant la nature de l'espace urbain sont puisées à différentes sources de l'imaginaire collectif a du reste déjà fait l'objet d'analyses (de Boeck & Plissart 2005). Dans un mouvement complémentaire, on peut supposer que cette « mise en scène » publique est une façon de contrebalancer les ruptures personnelles enfouies dans leur espace privé. En effet, outre les différents lieux de sociabilisation masculine, le domaine de la rue offre la possibilité de se réaliser individuellement au grand jour et en dehors de la solitude imposée par le foyer, lequel reflète, entre autres, la séparation avec des contextes familiaux, collectifs, ruraux, traditionnels, villageois, corporatistes, communautaires antérieurs. Avec ses rythmes spécifiques, le corps physique détermine ainsi les rythmes du corps social de la ville, et engendre de surcroît des formes spécifiques de vie sociale, en façonnant le sexe de la ville et le noyau d'une partie des « invisibles modalités de l'action urbaine » (*ibid. :* 239-240). Le célibat paraît en cela légitimer certaines pratiques de la ville en s'appuyant sur une forme de domination de l'espace public. Ces flâneries, déambulations et autres circuits attribuent en effet à l'homme seul une position particulière d'observateur et acteur des transformations sociales, position qui se caractérise dans un premier temps par la gestion du temps personnel. Pour ces hommes, la question se pose en effet de savoir si avoir du temps pour soi apparaît comme un statut convenable ou non aux yeux des autres. En général on note que la condition masculine favorise l'adoption d'une position d'entre-deux, d'intermédiaire, en marge, ainsi que l'hésitation, *a priori* plus aisément que pour les femmes. Par exemple des lieux comme les cantines, les bars, les hôtels peuvent être plus facilement appréhendés par un homme seul que par une femme seule, les

5. Il s'agit de restaurants ou stands soit mobiles soit en dur, le plus souvent tenus par des femmes, longtemps appelés en kiswahili *« Mama Ntilie »* (« Maman donne-moi à manger »), devenus aujourd'hui *« Mama lishe »* (« Maman nutrition »). Ces appellations réaffirment la répartition sexuelle de certains rôles sociaux dans la société tanzanienne actuelle.
6. En référence au terme swahili de *« mwenyeji »* qui évoque « celui qui fait partie des nôtres », appellation que souhaite endosser tous primo-arrivants et autres étrangers à la ville au vu d'une intégration à celle-ci.

femmes investissant de leur côté (seules ou à plusieurs) des lieux plus cadrés (le marché), institutionnels et à connotation sociale (les hôpitaux, les dispensaires). La gestion de son temps personnel impose, par ailleurs, de garder le contrôle sur sa propre marginalité. Pour ces hommes, il s'agit en effet de se protéger contre les nombreux préjugés les concernant directement et qui renvoient à la pauvreté, la nonchalance, la dangerosité, la violence et l'absence d'ambition. À l'échelle de la Tanzanie, la complexité de ces négociations et stratégies personnelles urbaines a fait l'objet d'analyses récentes, notamment pour les acteurs du secteur informel (en particulier les clients des salons de coiffure de la ville d'Arusha), qui empruntent et transforment les attributs de la culture *hip hop* afin de contrecarrer la fragilité de leur statut économique et d'affirmer leur légitime appartenance à la ville en train de se faire (Weiss 2009).

Observés sous l'angle de la banalité, la maison comme l'espace urbain sont donc des contextes « ordinaires » dans lesquels se fixent les territoires du masculin, les poches, les lieux d'élaboration et de consolidation de l'identité masculine (Welzer-Lang & Zaouche Gaudron 2011 : intro.). En se référant au prisme de l'habitat, l'habitant et l'*habiter,* mis en place par la sociologie de l'habitat[7], la maison agit comme un premier repère qui structure le temps — en faisant le lien entre le présent, le passé et l'avenir — et l'espace. C'est là qu'émergent les premières déclinaisons de l'identité masculine, comme acteur, habitant et homme au foyer. L'analyse de ces hommes dans la maison et l'espace domestique pose par ailleurs la question de savoir si l'individu produit un espace matériel non pas comme un objet détaché de lui, mais bien comme une modalité de sa propre existence, ce à quoi la réponse semble résider dans la représentation et la maturation d'un projet de maison à soi. Le gain d'autonomie et de maturité qui se dégage en échange de ces aspirations-réflexions tournées vers l'avenir s'affiche alors comme une forme d'alternative à une masculinité en cours de construction et aussi mise à l'épreuve de sa justification dans la société. En observant les rythmes urbains de ces hommes, c'est-à-dire la manière dont ceux-ci habitent et « font » la ville en devenant eux-mêmes des représentations masculines en mouvement, on accède à une nouvelle forme d'« urbanité » mais aussi de « citadinité » masculine, deux concepts complémentaires qui renvoient pour l'un aux dimensions symboliques de l'espace et pour l'autre aux manières d'habiter et à la construction des identités urbaines (Gervais-Lambony 2001). La figure de « l'homme urbain », restituée dans son ordinaire, s'impose alors sous plusieurs angles : d'abord comme un processus d'intégration, participatif, accessible et porteur d'avenir, ensuite comme une des composantes de cet « argile passionnelle que la ville façonne de diverses manières pour donner forme aux structures locales de pouvoir » (de Boeck & Plissart 2005 : 241), enfin comme une de ces catégories sociales « en

7. Voir les travaux de P. Bonnin sur la *« domus »,* qui regroupe selon lui l'espace de vie, l'espace vécu et l'espace projeté (Bonnin & de Villannova 1996).

train de se faire » qui renvoie à des pratiques « organisatrices » (de Certeau 1990) construisant la ville, ses usages et ses significations. Être un homme urbain relève d'un processus de co-construction de la ville et du citadin. Puisque la construction du genre est profondément relationnelle, la masculinité se forge alors en premier lieu dans cette maîtrise de l'espace qui implique pour l'homme, célibataire de surcroît, de s'afficher librement tout en assumant de bousculer et parfois de remanier les modèles et les normes du masculin déjà en place.

L'homme dans tous ses états

Plusieurs interprétations du célibat masculin sont produites et véhiculées au sein de la société tanzanienne. Dans le discours populaire, le célibat est en général dépeint comme un « phénomène exclusivement urbain », auquel sont assimilées plusieurs difficultés, parfois infondées[8]. L'homme célibataire, *« mseja »* (en kiswahili) ou *« bachela »* (dérivé de l'anglais *« bachelor »*), est communément décrit comme une personne mature et non mariée. Il peut cohabiter sous un même toit avec d'autres personnes, comme sa mère par exemple, ou avec un ou plusieurs enfants d'une précédente union (dans le cas d'une séparation ou d'un veuvage, ou encore avec le frère ou la sœur en couple). Un amalgame est fait entre la figure du jeune homme sans enfants qui n'a jamais été marié et celle du père seul au foyer, parfois divorcé, montrant par là une certaine souplesse sémantique accordée au statut de célibataire. Non associés d'emblée à la solitude stigmatisante, ces hommes peuvent être considérés comme « seuls » tout en cohabitant avec d'autres. Ces représentations locales de la masculinité sont intéressantes car elles mettent l'homme en perspective avec son double social, soit sa citadinité telle qu'elle se perçoit dans la cité, et face à lui-même. Elles visent par ailleurs à donner un aperçu des territoires masculins ordinaires, ces lieux d'élaboration et de consolidation de l'identité masculine.

En Tanzanie, certaines lectures « hégémoniques » du masculin sont inspirées des « figures du pouvoir et de la réussite » (Warnier & Banegas 2001) qui évoluent au sein des institutions et des espaces publics. Si l'hégémonie prend appui sur la correspondance entre un idéal de culture et le pouvoir institutionnel (Connell 2000 : 77), la figure du premier président de Tanzanie Julius Kambagare Nyerere (1964-1985) est exemplaire. D'abord parce qu'elle a considérablement marqué l'époque de l'après-indépendance, ensuite parce qu'elle a perduré à travers les mécanismes de production d'une mémoire publique officielle et de ses réappropriations populaires, parfois contestations, dans la Tanzanie post-socialiste (Fouéré 2009). Sublimées par la Déclaration d'Arusha de 1967, charte fondamentale des politiques de

8. Il s'agit d'allusions à ce qui localement est perçu comme des formes de « déviance », comme c'est le cas par exemple de l'homosexualité.

construction de la nation tanzanienne et des fondements du socialisme africain, la politique et la personnalité de Nyerere ont longtemps servi de modèles dominants à la fabrication de profils masculins dans la Tanzanie contemporaine. Construites autour de valeurs comme la simplicité et la sobriété, elles ont participé à la définition d'un genre strictement masculin. L'homme issu de ce modèle « paternaliste » étatique est un citoyen comme les autres, honnête, intelligent et crédible mais aussi charismatique et autoritaire. Une certaine masculinité de type « bureaucratique » provenant de la création d'une série d'institutions sexuées calquées sur les modèles occidentaux (armée, État, bureaucratie, marché de capitaux, marché de main-d'œuvre, école, cours de justice, transport) s'est constituée à partir de là, donnant lieu à la formation d'élites locales. Dans la Tanzanie d'aujourd'hui, si les niveaux supérieurs de l'entreprise, les militaires et le gouvernement restent des vitrines encore convaincantes de la masculinité, l'évolution des normes de genre est indéniable. Elle s'opère parallèlement à la création d'un espace public occidentalisé autour du pivot central qu'est l'image d'une modernité globalisée n'échappant pas à son lot de contradictions. D'un point de vue général, on observe en effet une tendance à l'imposition d'un mode hégémonique de masculinité mondiale diffusé par les organisations de grande envergure, tels l'État et les sociétés commerciales, masculinisées et contrôlées par les hommes (Connell 2000 : 203). Dans ce cas de figure, la modernité est incarnée par la puissance économique et s'accompagne de la réaffirmation des normes hétérocentrées. Dans l'espace public tanzanien, le langage genré est relayé par la publicité, les médias, les différentes institutions gouvernementales ou non gouvernementales et les églises. L'homme y figure le plus souvent sous les traits négatifs de l'infidélité, la fuite des responsabilités, le désengagement, le concubinage, l'homosexualité réprouvée, etc. La mobilisation de l'imagerie paternaliste nyériériste par les gouvernants actuels laisse apparaître les stratégies mais aussi les contradictions qui se forment au travers de ces représentations normées. Tout d'abord, cette imagerie alimente sur le plan national des perspectives d'avenir souvent factices, au nom d'une certaine moralité politique et d'une modernité qui prônent un ordre de genre hétéronormatif, sur la base d'une vision matrimoniale chrétienne. Elles garantissent ensuite auprès de la communauté internationale une forme d'intégrité, et permettent de passer sous silence les débordements du pouvoir, actuellement réduit à une « politique du ventre » (Bayart 1989 ; Fouéré 2011 : 84).

En deçà de ces modèles hégémoniques s'observe cependant une tendance naissante, celle de la restructuration des rapports de pouvoir au sein de la sphère de la sexualité : l'identité sexuelle intervient non plus comme un repère stable, déjà là, mais comme une « alternative » possible face aux rôles habituels féminins et masculins. Les défis que les nouveaux rythmes urbains, changeants, globalisés posent aux habitus masculins viennent transformer les pratiques et les rôles sociaux. Sous l'influence des idées occidentales d'une modernité de genre moins clivée, certains font un travail de femmes

ou accompagnent celles-ci dans les champs pour cultiver (Silberschmidt 2005 : 198-199). En contrepartie, l'image montante de la femme urbaine « toute puissante », autoritaire, détentrice des ressources économiques, chef de famille s'impose comme une autre de ces métamorphoses[9]. Dans ce contexte de mobilité des identités (Castelain-Meunier 2005 : 30), l'homme se trouve confronté à sa propre subjectivité, et l'épanouissement personnel devient une condition d'accessibilité à une modernité cette fois-ci plus tolérante, inventive et novatrice. Les hommes célibataires en particulier, disposant *a priori* d'un potentiel d'indépendance, de mobilité, d'inscription dans la vie active et d'occidentalité, sont des vecteurs privilégiés d'émancipation vis-à-vis de ces normes genrées. La difficulté pour eux consiste à se positionner entre l'adhésion à des normes et l'envie de s'en émanciper tout en cherchant à préserver leur équilibre identitaire et la qualité des liens intimes et sociaux. De ces résistances masculines au changement et de ces avancées concrètes réalisées par ces hommes comme êtres sexués et genrés, on s'achemine alors vers un face-à-face avec leur propre individualité.

L'homme face à lui-même

Bien que naissante, l'absence notoire de visibilité à l'égard du célibat au sein de la société tanzanienne comme dans la littérature africaniste rend compte d'une certaine frilosité à considérer l'individu en tant que tel, séparé du groupe. Elle annihile dans un même temps la possibilité d'envisager la ville en faisant pivoter la problématique de l'objet vers le sujet, de la question sur ce qu'est la ville — une essence introuvable et normative — à la question sur ce qui fait ville (Agier 2009 : 11). Si les pratiques et les représentations de la ville par les hommes célibataires sont peu exploitées dans les analyses contemporaines sur la ville en devenir, il en va de même pour leurs relations, leurs histoires et « intimités » citadines. On peut se demander à partir de là quelle place est réservée à l'homme, seul de surcroît, dans une société qui semble avoir comme choix d'émancipation dominant celui de l'accès aux richesses individuelles et à la consommation, et si ce choix comprend pour l'homme des libertés d'action et d'affirmation de soi réelles. Quels sont les domaines dans lesquels celui-ci peut s'exercer pleinement en tant qu'homme et personnalité constituante de la ville en mouvements. Qu'en disent les Tanzaniens eux-mêmes ?

Parmi les difficultés auxquelles ces hommes doivent faire face, le vécu effectif est en général occulté des débats, aliénant une partie de l'échange. L'image de soi renvoyée par les autres, la solitude, la honte, la propension à dire « je » puis « je suis/vis seul », les luttes personnelles et la stérilité,

9. Sur les discours féminins présents dans la ville et leur influence sur la restructuration des normes genrées, voir P. TUULIKKI (2007).

par exemple, sont des questions peu discutées en public et entre-soi, laissant croire à une forme d'invisibilité plus ou moins intentionnelle, voire consensuelle au sein de la société tanzanienne (y compris de la part des hommes concernés). On supposera ici que l'aspect stigmatisant/traumatisant de la « solitude » en ville est lié à la réminiscence de traumas historiques et de ce qui relève souvent pour l'opinion publique du fait « urbain » et « moderne ». Il peut s'agir en effet des accusations imputées aux individus qui tentent leurs chances professionnelles en ville et qui demeurent considérés par leurs familles rurales en un sens comme des pervertis de la nature humaine parce que détournés du « village modèle », soumis aux mauvaises influences, aux déviances religieuses, aux maladies mentales et sexuelles, aux modes étrangères et à la multiplication des actes de sorcellerie[10]. Dans les discours des hommes célibataires, on note par ailleurs la difficulté à s'identifier en tant qu'entité sociale à part et potentiellement autonome. Le célibat est souvent repris dans sa définition normée, présenté par les célibataires eux-mêmes comme une étape non définitive vers un accomplissement représenté par le mariage. L'absence de partenaire est évoquée dans sa problématique au quotidien, rarement décrite autrement que par la recherche de raisons souvent prosaïques, comme le manque d'argent, de temps, d'espace, de confort et de disponibilité. Enfoui ou déplacé sur d'autres sphères, l'affect est peu exposé ou commenté. Les moments de souffrance, par exemple, semblent davantage reportés sur le récit des différentes ruptures avec la communauté d'origine faisant allusion à un milieu social englobant, collectif et partagé (le « pays » d'origine, les parents nourriciers, le voisinage, la solidarité villageoise, les amis d'enfance, le pensionnat, les collègues de travail, etc.). Toutes ces ruptures s'inscrivent dans une historicité installée, liée à l'expérience chronique du déracinement, comme le départ du village natal, la scolarisation à différents endroits du pays durant l'enfance, la déscolarisation chronique faute de moyens, les mutations pour les fonctionnaires, les déplacements économiques pour les autres travailleurs, etc. Si l'absence de mots pour se décrire est à bien des égards caractéristique du discours de ces hommes, certains comportements témoignent néanmoins de difficultés plus profondes, comme l'hyperactivité, la recherche de lieux-repères urbains, la fréquentation des restaurants de rue à tous les repas, l'absence systématique du chez soi ; ou encore les complexes, le sentiment de dévalorisation et d'infériorité vis-à-vis des femmes et de leur aptitude à fournir un travail difficile, sans compter les manifestations ponctuelles plus critiques d'un malaise ou mal-être désabusé, souvent indéchiffré par l'acteur lui-même. Bien que la discrétion, voire une certaine neutralité, caractérise de façon homogène ces réactions masculines, on retiendra par opposition chez certains de ces hommes interrogés l'existence d'une forme de confiance, si ce n'est en soi, en l'avenir, supposée due à leur position sociale intermédiaire.

10. Voir les travaux de Liv HARAM (2009) qui entreprend, pour la région d'Arusha, d'explorer comment se développent des perceptions de la « ville-problèmes ».

D'un point de vue subjectif, être positionné entre des très riches et des très pauvres dont les attributs sont de plus en plus visibles et invisibles, semble procurer chez ces célibataires le sentiment d'appartenir à une moyenne, une mouvance paisible et rassurante pouvant combler l'absence affective et familiale sous un même toit. Plusieurs de ces hommes ont témoigné du fait qu'ils apprécient leur anonymat dans la ville et que leurs liens d'obligations envers la famille soient de fait moindres. Cette forme de repli se présente alors pour ces hommes comme la possibilité de vivre ses propres difficultés à l'abri du regard et du jugement familial ou clanique. Le passage d'un schéma collectif à une forme d'autonomie, bien que parfois inconsciente, semble donc apprécié pour sa réalité physique et son efficacité au quotidien. Sans y voir là pour autant la stricte copie d'un individualisme « à l'occidental », ce phénomène trouve des explications dans l'histoire sociale de la Tanzanie et plus particulièrement celle des classes moyennes. Des travaux récents sur les masculinités rappellent combien la formation de « savants » (étudiants de sexe masculin) dans les années 1930 et 1940 par les écoles de mission, qui ont ensuite poursuivi leur éducation (en tant que professeurs certifiés et pasteurs, etc.), a eu pour conséquence de favoriser l'émergence d'une élite masculine qui a su par la suite s'imposer en tant que « figure intermédiaire » capable de maintenir un équilibre entre le domicile et les communautés d'accueil, entre les employeurs, les responsables gouvernementaux, les dirigeants de l'Église, les collègues salariés et amis. Unis par des habitudes de consommation, des aspirations et des compétences communes, ces hommes ont donc occupé de par leur emploi (policiers, professeurs, soldats, etc.) une place intermédiaire à tous les niveaux — politique, social, économique, culturel et individuel —, faisant d'eux une catégorie susceptible de faire le pont entre les mondes modernes, urbains et traditionnels (Miescher [Cole, Manuh] 2007 : 84). En définitive, face aux autres et confronté à lui-même, on voit bien comment l'homme célibataire, dans sa version solitaire et quotidienne, dispose de moyens pouvant l'amener à consolider sa masculinité. Si la performance précède la construction de la personne comme il a été rappelé plus haut, ces actions font exister l'homme au sein de ce même espace des possibles qu'est la ville est-africaine et garantissent son autonomie (vis-à-vis de la famille et des normes hétérocentrées par exemple). L'autonomie constituerait donc pour l'homme un de ces domaines dans lesquels il peut s'exercer pleinement.

❖

La mise en perspective du célibat masculin avec la fabrication des masculinités dans la Tanzanie contemporaine a soulevé des dimensions enfouies de la réalité des hommes célibataires urbains. En observant leurs mondes ordinaires dans leurs (dés)accords avec l'espace domestique et public, en

ville, on a pu donner la mesure des métamorphoses du masculin, des résistances masculines au changement ou encore des avancées concrètes qui sont réalisées à travers ces quelques profils tanzaniens. C'est donc un constat d'émancipation qui se fait à plusieurs niveaux, d'abord dans les sciences sociales et la littérature africanistes, avec l'émergence des masculinités comme nouvel objet d'étude, ensuite dans la société tanzanienne, où l'homme seul est en passe de devenir avec ses fragilités, ses hésitations et ses contradictions, un nouvel acteur « moderne » de la ville est-africaine en mutations. En proposant de nouvelles manières de faire, d'habiter, de penser et de vivre au quotidien la ville, le célibat offre un accès au « vivre ensemble » par la réalisation de soi et l'émancipation des normes hétérocentrées véhiculées par les discours officiels. Il propose de surcroît une nouvelle approche de l'urbanité, basée sur de nouvelles familiarités dans la ville, l'intercomplémentarité des rôles féminins et masculins, et la pluralité des masculinités qui préfigure la créativité sans entraves d'un ordre de genre démocratique (Connell 2000 : 218).

Pour l'anthropologie sociale, l'analyse du potentiel d'actions masculines ainsi que son renouvellement donne la possibilité d'approfondir en parallèle l'intérêt heuristique pour les « mondes ordinaires », et de s'aventurer au-delà de la présomption dominante qui consiste à « faire comme si on donnait sens à l'usage ordinaire » (de Certeau 1990), ceci à contre-courant du spectaculaire (les grandes fêtes, les rituels imposants, les comportements hors du commun, etc.). Célibat et ordinaire sont donc des portes ouvertes sur de nouveaux « savoirs locaux » (Geertz 1986), dont on suppose qu'ils marquent les prémisses d'une lente marche des individualités et autonomies africaines.

Centre d'études africaines, EHESS, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER, M.

2009 *Esquisses d'une anthropologie de la ville : lieux, situations, mouvements,* Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.

BAYART, J.-F.

1989 *L'État en Afrique. La politique du ventre,* Paris, Fayart.

DE BLIGNIÈRES, M.

2008 « Notes et hypothèses autour de trois exemples d'habitation », *Mambo !* (lettre d'information de l'Institut français de recherche en Afrique), VII (6), <http://www.ifra-nairobi.net>.

DE BOECK, F. & PLISSART, M.-F.

2005 *Kinshasa. Récits de la ville invisible,* Tervuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale.

BONNIN, P. & DE VILLANOVA, R. (DIR.)

1996 *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles,* Paris, Créaphis.

BURTON, A.

2005 *African Underclass. Urbanisation, Crime & Colonial Order in Dar es Salaam,* Oxford, James Currey Ltd.

BUTLER, J.

1990 *Gender Trouble,* New York-London, Routledge.

CAPLAN, P.

1997 *African Voices, African Lives. Personal Narratives from a Swahili Village,* New York-London, Routledge.

CASTELAIN-MEUNIER, C.

2005 *Les métamorphoses du masculin,* Paris, PUF.

DE CERTEAU, M.

1990 *L'invention du quotidien,* 1. *Arts de faire,* Paris, Gallimard (« Folio Essais »).

CHAUVIER, E.

2011 *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard,* Toulouse, Anacharsis.

CLOWES, L.

2005 « To Be a Man : Changing Constructions of Manhood in Drum Magazine, 1951-1965 », in L. OUZGANE & R. MORRELL (eds.), *African Masculinities. Men in Africa from the Late Nineteenth Century to the Present,* New York, Palgrave Macmillan : 89-108.

COLE, C. M., MANUH, T. & MIESCHER, S. F.

2007 *Africa After Gender ?,* Bloomington, Indiana University Press.

CONNELL, R. W.

2000 « Masculinités et mondialisation », in D. WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin,* Toulouse, Presses universitaires du Mirail : 195-219 [*Masculinities,* Polity Press, 2005].

CORNWALL, A. & LINDISFARNE, N.

1994 *Dislocating Masculinity : Comparative Ethnographies,* New York-London, Routledge.

FASSIN, D. & BENSA, A. (DIR.)

2008 *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques,* Paris, La Découverte.

FOUÉRÉ, M.-A.

2009 « J. K. Nyerere entre mythe et histoire : analyse de la production d'une mémoire publique officielle en Tanzanie post-socialiste », *Les Cahiers d'Afrique de l'Est,* 41, IFRA-Nairobi : 197-224.

2011 « Dossier : Tanzanie : l'imaginaire national à l'épreuve du postsocialisme », *Politique Africaine*, 121 : 69-85.

GEERTZ, C.

1986 *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir,* Paris, PUF.

GERVAIS-LAMBONY, P.

2001 « La citadinité, ou comment un mot peut en cacher d'autres... », in E. DORIER-APPRILL (dir.), *Vocabulaire de la ville. Notions et références,* Paris, Éditions du Temps : 92-108.

GÜTKIND, P.

1962 « African Urban Family Life », *Cahiers d'Études africaines,* III (9-12) : 149-217.

HARAM, L. & YAMBA, B. (EDS.)

2009 *Dealing with Uncertainity in Contemporary African Lives,* Uppsala, The Nordic Africa Institute.

LINDSAY, L. A. & MIESCHER, S. F.

2003 *Men and Masculinities in Modern Africa,* Portsmouth, Heinemann.

MUGAMBI, H. N. & ALLAN, T. J.

2010 *Masculinities in African Literary and Cultural Texts,* Oxfordshire, Ayebia.

OUZGANE, L. & MORRELL, R.

2005 *African Masculinities. Men in Africa from the Late Nineteenth Century to the Present,* Palgrave Macmillan.

SILBERSCHMIDT, M.

2005 « Poverty, Male Disempowerment, and Male Sexuality : Rethinking Men and Masculinities in Rural and Urban East Africa », in L. OUZGANE & R. MORRELL (eds.), *op. cit. :* 189-203.

SUNSERI, T.

2002 *Vilimani. Labor Migration and Rural Change in Early Colonial Tanzania,* Portsmouth, Heinemann (« Social History of Africa »).

TUULIKKI, P.

2007 *Gossip, Markets, and Gender. How Dialogue Constructs Moral Value in Post-socialist Kilimanjaro,* Madison, University of Wisconsin Press.

WARNIER, J.-P. & BANEGAS, R.

2001 « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique Africaine,* 82 : 5-23.

WEISS, B.

2009 *Street Dreams and Hip Hop Barbershops. Global Fantasy in Urban Tanzania,* Bloomington, Indiana University Press.

WELZER-LANG, D. & ZAOUCHE GAUDRON, C.

2011 *Masculinités : état des lieux,* Toulouse, Erès.

WHITE, L., MIESCHER, F. & COHEN, D. W.

2001 *African Words, African Voices. Critical Practices in Oral History,* Bloomington, Indiana University Press.

RÉSUMÉ

Imputé aux conséquences socio-économiques de la domination coloniale, le célibat des hommes dans les villes tanzaniennes perdure aujourd'hui dans un anonymat relatif. Entre la diffusion des modèles de la famille nucléaire hétérosexuée occidentale, auxquels est attribué un caractère « moderne », et la possibilité de s'en affranchir *via* l'affirmation de soi, les hommes célibataires participent plus ou moins consciemment à un processus de refonte sociale de la ville en mutations. Un rappel des influences théoriques qui ont favorisé l'émergence actuelle du champ des masculinités au sein des sciences sociales africaines permettra de mieux situer où en est l'anthropologie par rapport à leur prise en compte. L'exploration de l'organisation intime de ces hommes montrera par ailleurs l'importance des performances quotidiennes dans le processus de création de leur masculinité, en lien avec leur autonomie et leur urbanité.

ABSTRACT

Single Men in The City. Everyday Life, Self Performance and Autonomy (Tanzania Mainland). — Attributed to socioeconomic consequences of colonial rule, the celibacy of men in urban Tanzania continues today in relative anonymity. Between the diffusion models of the nuclear heterosexual western family, which is assigned as "modern", and the ability to overcome it through assertiveness, single men participate more or less consciously in the process of recasting social of the city. A reminder of the theoretical influences that have fostered the current field of masculinities within the African social science will better place in which anthropology is in relation to their consideration. The exploration of the inner organization of these men will show the importance of daily performances in the process of creating their masculinity, in connection with their autonomy and urbanity.

Mots-clés/*Keywords :* Tanzanie, autonomie, espace domestique, hommes célibataires, intimité, pratiques urbaines, vie quotidienne/*Tanzania, autonomy, domestic organization, single men, intimacy, urban practices, everyday life.*